



**Éditorial page 2**

**Constantin Pricop**

*Le proche et l'éloigné*

**Poète de service page 3**

**Samar Diab,**

*triade sur Samar Diab :*

*la présentation, la traduction et l'étude*

*par Monsif Ouadai Saleh*

**Samar Diab**

*Quand le feu a mordu à ton nom*

*Se passe maintenant*

*Si tu m'avais embrassée ce matin-là*

*Mes mains sur la comparaison*

*La terre renversée*

*Sur la pointe de vos pieds ô poètes*

**Moment critique page 7**

**Olivier Andres**

*Un vis-à-vis*

**Notes de lecture page 9**

**Blandine Longre**

*Le langage des fleurs... tibétaines*

**Séquences page 10**

**Sébastien Ayreault**

*Elle vient le matin*

*L'histoire de mes doigts*

*Cheval, la vie est moche*

*Et là je me dis*

*T'aimes pas mes chaussettes ?*

*Chronique d'un homme plus fort que vous*

**Ernest Pépin**

*Solo d'îles*

**Alvarez Barbosa**

*Consignes*

*Artifices*

*Genre*

*Natations*

*Elle*

**Atelier de traduction page 15**

**Arma Benoît**

*I Don't Write Poetry*

**Ademar Ribeiro**

*Onde os poetas se matam*

*Bosta de vaca*

**Poètes du monde page 17**

**Boris Pasternak**

**Allan Ginsberg**

**Ted Hugues**

**Illustrations page 18**

**Jean-Claude Bouchard**

**Pierre Lamarque**

*Images du soir*

*Triptyque du bassin*

*Escalator ligne 14 Paris*

**e-poésies page 21**

**Georges Pierre Vittorio Adorni- Svinkasek**

*(Aujourd'hui, je meurs d'un été pas sage)*

**Catherine Abherve-Bystritski**

*Banlieux, America*

**Sébastien Ayreault**

*Le jour où j'ai rencontré Spider Man,*

**Pierre Lamarque**

769

**Joséphine Dominault**

*(Nos petites vies)*

éditorial Le proche et l'éloigné par Constantin Pricop

Les jeunes ont besoin d'illusions fortes – comme les moteurs à peine démarrés ont besoin de grosses avalées de combustible. Autrement ils finissent en une toux sourde, de plus en plus faible et frugale – jusqu'à ce que la fin soit couverte d'un très lourd silence. Pour l'esprit, entre d'autres grosses gorgées de combustible, on peut concevoir les promesses des grandes distances, de l'exotique, des couleurs violentes qui dominent l'idée de paysages lointains, complètement étranges – les promesses des voyages. L'adolescence est, d'ailleurs, l'âge des voyages sincères dans la réalité et dans l'imagination. Quand je dis voyages sincères je pense au voyage pur, à l'exploration honnête, au déplacement initiatique dans l'espace qui a comme finalité la découverte spirituelle. Je fais cette précision parce que dans peu de temps la vie va imposer aux ex-jeunes un tout autre genre de voyage. Un voyage dans lequel on mélange d'autres arguments – la condition sociale, la soit disant spiritualité, celle qui s'affiche, pour les autres, les commodités du voyage et du campement... En d'autres termes, les déplacements dans des endroits nouveaux ne sont plus une manière d'évasion, mais une façon de prolonger, pendant les vacances, si c'est possible avec plus de commodité et plus de visibilité, ce qu'ils font quotidiennement.

Mais, d'autre part, pour les quelque peu, avec l'âge se produit un phénomène bizarre. Significatif. Ils voyagent de moins en moins et ils s'évadent de plus en plus. Les évasions sont

maintenant dans l'univers intérieur. Plus besoin de se déplacer – seulement d'approfondir. Ils découvrent plus profondément leur vie intérieure et l'exploration devient plus fascinante. On a moins besoin de stimuler son être de l'extérieur. On n'a pas besoin d'exotique pour ébranler le peu qui s'achève en soi.

On trouve donc la progression de l'extérieur vers l'intérieur. Les jeunes ont beaucoup besoin du monde qui les entoure. Avec l'âge on s'habitue à explorer mieux le soi. On ne se contente pas avec du peu. La distance où il faut chercher le soi est inchangée. On a modifié seulement la direction.

La poésie naît de la même expérience - elle aussi va dans une direction - ou dans l'autre...

Constantin Pricop

## Présentation

Depuis ma première lecture de la poésie de Samar Diab, j'ai senti au fond de moi-même les répercussions inédites de la coïncidence pure entre l'attente et la lecture. La coïncidence parfaite à travers le sens de l'indicible, à travers le sens du mystère est ce qui fait de cette coïncidence une expérience unique de l'attente et de la révélation. L'attente dévoilée à l'attente dans la soif absolue de la lecture, dans l'éternité initiatique de la lecture, la lecture dévoilée à l'attente dans le désir infini de la communion, la lecture dévoilée à la lecture pour donner à l'attente l'essence de la perfection sont toutes des résultantes implexes se manifestant barycentre séismique de la coïncidence entre mon attente et ma lecture. S'agit-il alors dans la valeur cathartique de cette lecture de la coïncidence d'une possession impossible de l'attente ? La réponse est catégoriquement non. On sait de par la théorie, l'histoire et l'expérience individuelle que la condition d'une lecture substantielle et fondatrice est avant tout l'incompréhension, voire la mécompréhension. Une véritable lecture est celle qui bouleverse l'attente l'amenant à la conscience chronique du séisme, à la conscience fractale des rebondissements... Or, dans une lecture séismique comme celle dont j'ai décrit la portée et le dynamisme, le barycentre n'est ni la prétention de l'identité dans une quelconque suffisance de l'autoposition, ni l'insuffisance de l'altérité dans une quelconque apologie transcendante de la différence, mais la véracité du dialogue dans son éternelle dialectique de l'interposition. L'expérience de la lecture est la découverte fondamentale d'une essence de l'interposition. Cette vérité reste à mon sens celle qui procure à l'expérience de la lecture le sens sublime de l'ancrage dialogique. Le dialogue qui est le discours de la compréhension, de l'incompréhension, de la mécompréhension, de l'intercompréhension, le dialogue qui est ces discours préfixables de leur *méta-*, de leurs transcendances, de leurs ruptures, le dialogue devant la métacondition impossible de la compréhension, devant somme toute ce que Jorge Luis Borges nomme la perplexité. La perplexité nous permet de parler au-delà de la fin de l'histoire, de la mort de la métaphysique, voire de

la fin de l'homme, d'une éternité de la lecture dans la problématique de l'interposition qui n'est à proprement parler qu'une suspension de la fin. La perplexité enchante le retour éternel...

Ma lecture de Samar Diab était une découverte de la lecture, un choc fractale qui ne saurait prendre sa pleine conscience qu'à travers un éternel retour de la lecture réactive, volontaire et méritoire. Depuis le début, ma conscience de la lecture s'est ouverte sur la plénitude de l'interposition sans aucune nuance d'équilibre car le barycentre infini de la lecture est la dia-position : on est obligé de dire devant chaque véritable création voici mes appuis de distanciation devant l'ordinaire qui impose ses lois de continuité sans perplexité. Depuis le début, ma lecture était profondément marquée par cette attente réfléchie du projet : le projet instantané et immédiat d'étude et de traduction, mais que son immédiateté n'efface pas les contours de la fractalité qui devient mes stigmates, mes blessures, et qui m'habite désormais chaque fois que je creuse dans la lecture le retour éternel de la réaction. Disons à la fin de cette brève présentation que ce qui me fascine dans la poésie labyrinthique de Samar Diab, dans cette poésie de la suspension, la suspension de la fin, cette poésie de la revanche sur les limites, ne saurait être uniquement ni son imaginaire débridé qui cultive au lieu de l'oubli, une conscience volontaire de l'image possédant un degré suspensif de l'être, ni sa philosophie de la présence qui réduit l'immense fleuve héraclitien du temps en pointillé de gouffres et d'abîmes avec toujours une annonce centrale de la présence qui est dans son essence victoire de l'image, mais cet état paradoxal de la présence où le triomphe de l'image signifie de très près et de très loin la révélation de l'être dans ce qui fait le dépassement du sujet. Dans la poésie de Samar Diab, l'ego n'est pas l'être, l'être n'est pas une égologie. Quelle insigne et majestueuse découverte! Quel insigne et majestueux dépassement de l'attente!

Monsif Ouadai Saleh

## Quand le feu a mordu à ton nom

Depuis quand tu t'es monté dans le feu un siège?  
 Je t'ai vu ô l'égal des appétences quand ton ombre a blanchi  
 Entreprenant d'offrir aux encolures huile et clous...  
 Cette terre séisme...  
 Heaume de vastes arbres jusqu'au continent du feu...  
 Et toi...comme un fil de déluge tu dessèches ton étoile...  
 Ton rêve ne dort plus...  
 La nuit a atteint sa lactation...  
 Tu ne me dis rien...  
 Sauf que tu m'as vu...  
 Tu entailles une paille dans ta veine...  
 Et tu bâtis sur les fouets des atours aux amoureux...  
 Le matin te rattrape... tu accroches sur la colonne ton secret...  
 Et tu creuses dans le vent caverne...  
 Et là tu as épilé la sorcière en totalité...et là-bas c'était...  
 L'égoutture de la rosée est une mine qui jacte sous la langue...  
 Et là-bas...  
 Où le feu a mordu ton nom...l'abjection des femmes gracieuses t'a atteint  
 Enfantant leurs seins...deux pour tes yeux...et cinq pour tes doigts...  
 Et rien pour ta poitrine excepté une brume qui vient et recule dans le cri...  
 Tu imagines les étoiles des pêches torrentueuses...tu marches à ses noyaux...  
 Une mélancolie sauvage te poignarde...  
 Tu verses ton sang  
 ...Tu marches  
 ... à la taverne des ombres  
 Je t'ai vu dans tes yeux...  
 Tu jettes le dé et tu entoures tes circonvolutions avec les figues de barbarie

Des hanches saintes et une foule de vague charbonnée...  
 Je t'ai vu généreux comme les paupières des prostituées...  
 Tu parles chaque fois que tu transperces une pénitente...  
 Tu veux quand tu veux...  
 Tu convoites comme le prêtre des poètes...  
 Leurs piailleries au moment où déborde la cuvette des ruines de ses fruits...  
 Tu ne m'as pas dit...  
 Quand as-tu supplié la louve de neige la dernière fois de t'emporter...  
 O toi l'improvisé dans l'ébullition  
 Tu dissous une vague  
 Et tu la bois puis tu reviens à la charge pour questionner...  
 Toute cette eau dans ma plaie est de sa mère...  
 Et ma mère fut morte peu avant le dîner...  
 Il ne me lèse pas – elle disait...  
 Que la pluie imbibe mes habits  
 Et que le soleil dessèche ses fressures sur mon corps...  
 Je me relève de mon sang démis – elle disait...  
 Délié à la porte des pesanteurs...  
 Noir comme la mémoire d'un taureau...  
 Déchaussé comme une jouissance empoisonnée...  
 Je compte les lunes dans la morosité – elle disait...  
 Puis je la castre...  
 ...Sauf que je t'ai vu...  
 Tu jettes du pain et du maïs sur tes dos et tu fais frétiller ton odeur  
 Pour une colombe aveugle...  
 Et rien sauf une brume...elle vient et repart dans le cri...  
 Tu ouvres ta poitrine avec une épine gravide  
 Tu as déposé là-bas des jumeaux...ton cœur et le flanc d'une femelle...  
 Et dès lors tu cries chaque fois que le tir atteint une rose...  
 Ou ton secret passe entre deux plantes leur tiers  
 Un auriculaire vert d'une femme égarée...

Un corps alors...  
Où parape de la rébellion sur les arbres du baptême...  
...le dard des papillons sur son lit  
Mort le couvre une omoplate et sa prédiction...  
Ou du sel qui divague dans une projectile...  
Alors...  
Quand alors dans un cri j'ai dit je t'ai vu pour la première fois...  
Quand je t'ai vu dans tes yeux...  
Ou quand le feu a mordu à ton nom

## Se passe maintenant

Que j'écris sur le monde...  
Le croc qui se tient debout sur le mamelon de la nuit  
Dans sa main un panier de poussière  
Le loup lilial qui ameute le cri  
Il se passe que la nuit est l'arsenal de la volupté  
Et que la lumière est un poète leucoderme qui fut mort  
Et qui le reste toujours

Tendre comme la plante du pied  
Calomnieuse comme la plupart des femmes  
Et je suis impuissante...  
Mais une part de moi est tulipe rouge  
Aspergeant la langue de légendes  
Pour qu'elle s'éveille à l'extrême de l'imprudence  
Ma maison un moulin pour les poussins de l'âme  
Ou peut-être plus, mon trottoir surgit de sa peau  
Pour me dire : j'ai en redevance deux boulevards  
Et une femme qui éprouve sa béance  
Et épluche le bonheur avec des larmes rouillées.

Une deuxième fois...  
Il arrive que j'écrive sur le monde  
Les encens des ruines  
La perle abyssale dans l'ombilic de la fenêtre  
Et arrive que la soif soit la jarre de la tentation  
Et que les corps aujourd'hui brillent dans le prospectus du sang  
Comme un vent égorgeant sa progéniture  
Et arrive que je ne sois pas une hémorragie pluviale  
Pour que tu me poignardes  
Et tu m'appelles nuage  
J'entends ce que dit le bracelet de l'arbre à la cheville de l'air,  
Toutes les guignes de la ville sont plus petites qu'un trou dans la tête  
Moi qui ai dansé au point que le renvideur m'ait crue un fil dans l'extase  
du ciel  
Et j'ai vu sous ma peau une grande multitude de pirates et de pailles  
Des disques découpés pour des seins fissurés, des écorces de  
noisettes,  
Des langues de vipères, des langues de flammes, des langues  
d'Hommes,  
Il arrive que je vole les diadèmes des alcôves du roi  
Puis je les pose sur la tête des poussières  
Et j'observe une horloge nue sur le mur  
Attendant le temps  
Qui ne revient pas

...Mais  
Il arrive maintenant  
Que tout ce qui arrive en ce moment  
Ceci  
Qu'une personne met le poison dans le dernier cœur  
Qu'une femme à l'acmé de la sérénité  
Expérimente son nouveau cri  
Dans le nouveau monde...

**Si tu m'avais embrassée ce matin-là**

Dans mon oreille un bourdonnement de sang

Je ne t'entends plus rien  
Apaise les cris des morts autour de toi... puis parle  
Oui... maintenant c'est mieux  
Qu'est-ce que tu disais ?  
Rien... je criais...

1

J'avais craint sur les femmes un air de chancre...  
J'ai embourré de matrices les flacons du temps  
Et je les ai jetés dans la mer  
Les coquilles vont éclore une foule de femmes  
Les vagues gronderont que c'est rare à la femme violette  
Celle qui habille son ventre d'une grande horloge  
De cesser de rire en donnant naissance

2

Ma ville est une pomme  
Ma ville est une pomme

Ma ville est étalée sur le toit d'un rêve  
S'abreuvant de la morgue  
Maintenant celui qui mâchera le ciel  
Sans que les larmes dégoulinent de son œil  
Aura une offrande  
Une bourbe terrible  
Et une âme s'arrachant ses épines avec sa poitrine  
S'écoulera le sang  
Puis souffle  
Tu meurs ensuite dans ton hémorragie embrasée  
Comme du charbon lisant dans le miroir...

3

Seront chauds  
Ces chevaux excités dans l'arène de l'œil  
Leur échine un fouet et leur pied  
Ferrage de tempête  
Deviendra démente cette femme dans la tente de son euphorie  
Et raclera des toits et des cous l'écume de la guerre  
Et grondera comme ont grondé les vagues  
Prenez vos derniers souffles  
Et sortez de mon arbre  
Je veux arriver...  
Avant que la fumée ne tiendra sur ses pieds

4

O viens  
Corps malicieux qui t'appartient  
Pour que je sèvre ton intuition sanguinaire  
Avant que la prophétie nous transforme des dards  
Sur le chemin  
La limite de mon expiration  
Est la limite de *tamouz* dans la pomme...  
Ma ville est pomme  
L'été est fallacieux sans morts qui tintent dans le vent  
Afin qu'une gitane égorgée remue ses fesses

5

L'ombre éloquent revenant d'un étal qui vend  
Du café, de la farine et des macules gelées

À des évasions hâtées a crié  
Quel cadavre c'était mon ami ?  
Une boucle dans l'argent a crié...  
Je suis le sud avec deux oreilles percées

Une file d'amants a crié  
Mon émeraude qui est dans les ruines...  
S'est avancé profondément  
Comme un feu pillard

L'astronome de la ville a crié...  
Le sein pénétrera l'orbite de la mort

L'élancement a crié...  
Tout ton corps est tendre et délicat  
J'élèverai une bannière sur ton tronc  
Et je te proclamerai le royaume du rampement

Une femme éprise a crié  
Je couperai mes cheveux et m'exploserai  
Parce que mon ascendant aujourd'hui  
Est une grenade entre les mâchoires de l'histoire  
Si tu m'avais versée le matin sur tes mains  
Aucun avion n'aurait traversé cet espace  
Mais tu es toujours ainsi  
Tu ajournes l'amour à la nuit  
Et tu oublies tes clefs dans la bataille  
Jusqu'à ce que l'attente me bombarde

## 6

J'ai versé des larmes en regardant derrière moi  
Voyant derrière moi le ciel  
Un tamis ne retenant que le cuivre  
Et quelques cils refusant de tomber  
J'ai sacrifié mes halètements banquet à celui  
Qui saurait poser son doigt dans ta mer  
Et ne dépiautera pas dans le port la peau de l'aube  
Beyrouth me chatouille  
Et c'est comme ça que j'ai proféré ton nom  
En enfonçant un clou dans le crépuscule  
Y suspendant mes poumons

## 7

Elle regarde comme une serpe  
Elle troque son heaume avec le crâne d'une gazelle  
Elle toiture l'embrassade avec les tuiles et les pierres de l'œil  
Rouge est  
L'aveline des formes...

## 8

Une rhétorique si je mine mes yeux maintenant  
La vision est une corde débordante dans le violon du sang  
Je ne désire pas voir  
Seulement remplir mes yeux avec de la neige  
Et écarter loin de mon visage  
La mouche de la parole  
Dis-leur de te crever les yeux loin de moi  
Là-bas... derrière le tertre des appétences  
Où les dieux vont et viennent avec les semelles des massacres  
Là-bas où le cœur est logé  
Où le nord est sud  
Où le sud est l'augure des minuscules enlisées  
Dans les temps des doléances...  
Je ne suis pas à moi seule toutes ses métaphores

J'y suis moi, une parcelle du cœur  
Et un frisson acidulé qui ne parvient pas...

## 9

Je te vois avec six doigts cette nuit...  
Où sont les quatre points cardinaux  
Les angles du petit vase des poissons  
Les extrémités de la scène  
Les jambes de deux avions dans un café  
Les psalmodies d'une braise rectangulaire  
Deux saisons dans le miroir  
Le gant d'une nouvelle mariée  
A laquelle la violette a dévoré  
L'auriculaire  
Les taches de rousseur de la vendeuse  
Des framboises dans la cellule de l'occision  
La résine de l'étonnement qui siège sur les lèvres  
La racine de l'image de ta mère et son extension  
L'odeur de la couverture bleue  
La gaieté des fenêtres sous tes aisselles  
Je te vois avec ta carquette rouge me sacrifiant sur l'autel  
Saurais-tu me dire où sont tes jambes ?

## 10

Je suis la même, la femme dans la guerre  
La truffe de l'amour

La bouse des verres poussant du salut du ciel  
Si tu m'avais flairée lentement ce matin-là  
Si tu m'avais embrassée ce matin-là  
L'avion n'aurait pas survolé ce lieu  
Mais tu es toujours ainsi  
Tu me reportes à la nuit  
Et tu oublies le baiser sur la table  
Jusqu'à ce que poussent à la guerre des lèvres...

### Mes mains sur la comparaison

Je pourrais crever un œil pour désaltérer ma soif...  
Moi qui pénètre ma peau avec toute ma saveur dense  
Moi qui en ressort sans tête éblouie par les poètes ou par les vins...  
Avec des mains surettes je pressure  
Une forêt suffisante pour assouvir les tavernes...  
Et au moment où de ton sommeil le rastel me réveille  
J'étendais mes mains comme un ombrage ivre  
Pour pincer l'oreille du soleil  
Et fuir...

Je savais que mes mains sont lisière  
Et moi sur la lisière un feu ruminant les cloisons rupestres  
Ton héritière ô vent  
Tu m'ouvres, tu m'enfermes  
Tu m'enfermes, Tu m'ouvres  
Comme si j'étais une fenêtre entre deux rochers  
Comme si j'étais deux rochers pris de vertige  
Un fruit mort tenté de la question  
Que serait l'état des branches après ma déconvenue ?

Mes mains sur la nuit  
La poésie s'éclot dans la chambre du cœur  
Comme l'œuf du phénix  
Je commence à souffler  
En hiver sur le verre.  
Je dessine un cercle

Et je redessine  
Mes mains sur les cercles...

Je peux maintenant sauter de l'éveil vers la goutte de sang infecte  
Seulement maintenant  
Parce que la terre est distraite par les amoureux  
Et les cuisses d'un pélican affamé  
Je dis à la terre que ma tête est fabulation  
Pose ta main dessus et secoue-la  
Un poète en tombera dans un lieu inconnu  
Dans un fleuve et brisera sa mémoire  
Je peux te surprendre chaque temps que j'en ai l'intention  
Avec une image poétique à l'instar de :  
Le cœur est raisins secs contristés  
Ou le visage de ma mère encrier de sable  
Ou une lune est ma patrie, deux lunes mon amoureux  
Mais  
Que peut un parasol alors que mes mains sont de cire fertile...?

Mes mains sur les décombres  
D'autres se suppurent dans l'âme et sa taverne  
Je vois mon corps dans le rêve un écran cru  
Je conjure trois fois...  
Puis cinq fois...  
Puis mille fois...  
Puis je tire les araignées par les cheveux  
Pour voir qui d'elles est à même d'ajourner mon insurrection...

Mes mains sur la fuite  
Cours ô soleil...  
Mes pieds sont encensés  
A l'exemple des poumons des charlatans  
Tu n'es plus utile ô oiseau qu'a becqueté les armets

Mes mains sur la forêt  
Là sous l'arbre se trouve *Layla*  
*Layla* fume ses jambes et exhale les astres loin vers l'ennui  
*Layla* est ses pyramides qui vendent deux cercles obscènes  
A une accusation pied nue  
Quand elle se recroqueville comme un hérisson ennuyé  
Toutes les fleurs qui poussent sur son dos la taillade  
Ses mains sur le loup...

Mes mains sur la comparaison  
O toi la comparaison  
Qui me fait triompher sur l'eau des poètes...  
Je suis toute catachrèse pour un démon chasseur  
Bûches pour le coltineur de la sorcellerie  
L'Espagne mûrit dans le beuglement...  
Alors que mes taureaux possèdent la gorge du rêve dans un caveau  
Et le bohème qui pourrait le traduire aux filles des Eskimos ?  
La poésie est lèvres fêlées  
Puis carnaval... puis sel du vacarme...  
Vase de poissons comme les serres de la mer

Ainsi...  
dieu répand ses victimes dans mon œil pour que je tire un long souffle  
Et m'en délecte quand je ferme mes cils avec force  
Qui m'y ressemble  
Mon ennui est la voix de ton appartenance  
O terre du malheur...

Maintenant  
Mes mains sur les bombes  
Mes mains sur les bombes  
Qui s'explode à présent... me fera rire...

## La terre renversée

À son extrémité un fil... je le tends  
Se rétrécit le ciel jusqu'à se tourner information  
Je me verse sur la ville... alors brille-t-elle comme de l'huile  
Je crains  
De me trouver sèche dans un moment

Lance coquette plus exquise que l'air du port  
L'œil d'un large coquille nous éjectant une mer  
Corps ô mer...

J'ai peur d'entendre le craquement d'une brumaille  
Quand elle pousse ses ossements dans la rose...  
La poussière me polit  
Je ne m'en souviens plus maintenant et plus je ne hoquette...  
Les éraflures des mains ne sont pas une mort  
Je crains que je sois plus...  
Et le boulevard n'est point une côte  
Je crains que je sois plus  
*Granada* n'est pas ma mère  
Ni la grenade une lune  
Je crains que je sois plus...

Comme si la forme de l'oiseau venait...  
Entre celui qui vers moi conduit son errance  
Et la pierre de l'œil distance pour la flâne de l'angoisse  
Jusqu'au tronc d'un arbre il oscille et découvre le chant de ses yeux...  
Se restreint le cerf de l'allégorie jusqu'à ce que le vent déborde de mon cœur  
Et j'ai peur que je sois née sans avoir intériorisé en moi  
Pour les échos ni vallées ni récurrences...

Serais-je affluence, serais-je enceinte chronique  
Automne et ses aberrances... l'enseigne du blé errant  
Des chevaux recalés sautent du vin des soirées  
Et je crains que je sois cérémonies des perdrix dans ses hantises  
Et la mort n'est pas contraire à l'odeur des étrangers  
Et la nuit n'est pas un coing...

Le ciel sans cesse se rétrécit  
Il a peur qu'il soit...

## Sur la pointe de vos pieds ô poètes

Vous allez les réveiller  
Les lances qui se sont assoupies avant peu  
Vous arrivez bien armés avec l'abondance  
De vos eaux interdites  
Avec la totalité de vos halètements  
Menant l'arrogance au-dessus des doutes  
Avec tout l'amoncellement que vous avez nommé rossignol  
Que vous avez délivré sur la terre  
Me perforant le ventre avec bonheur  
Vous arrivez et je mets tous les doigts  
De l'univers dans mes oreilles  
Et aux temps où vous passez avec vos toussotements brisés  
Et vos enivrements étourdissants et coléreux  
Avec tous les crissements des femmes qui adorent l'or  
Et la fourrure de ces misérables renards  
Je n'ai guère eu la sensation que vous étiez là...

création Samar Diab  
traduction Monsif Ouadai Saleh

Voici un extrait d'un mémoire d'un artiste aujourd'hui disparu, Olivier Andres. Il s'agit d'impressions analysées par l'auteur, alors étudiant en beaux-arts, devant le tableau Olympia de Manet (L'Ange Analogue – Directeur de mémoire : Pierre Cabanne – Paris – E.N.S.A.D. – Peinture – Novembre 1988)

Et le regard se fige, du moins à l'instant où nous nous rencontrons. L'espace est clos, aveugle, aucune ouverture ne peut me distraire de cette apparition. Il y a des clairs et des obscurs et je suis tenu à distance.

Le regard n'est donc plus en mouvement. Il est arrêté. Il y a une inévitable contemplation. Je suis convaincu que cette femme s'adresse à moi, elle incarne une intention que je prête à l'artiste. Intention fictive qui fait que je deviens plus qu'un simple passant : un visiteur.

A quoi suis-je venu rendre hommage ? Dois-je cette rencontre au hasard ou à mon propre vouloir ?

Intention qui me révèle et demeure incertaine, alors que les traits de l'artiste sont si précis quand il cerne Olympia.

Une imprécision évidente (nécessaire) contrecarre ma volonté de décrire.

*«C'est alors seulement que je m'aperçus qu'on ne pouvait rien dire d'une femme; je remarquai, quand ils parlaient d'elle, combien ils la laissaient en blanc, qu'il nommaient et décrivaient les autres, les environs, les lieux, les objets, jusqu'à un certain endroit où tout s'arrêtait, s'arrêtait doucement et pour ainsi dire prudemment, au contour léger qui l'enveloppait et qui n'était jamais retracé. «Comment était-elle?» demandai-je alors. «Blonde, à peu près comme toi», disaient-ils, puis ils énuméraient tout sorte de détails qu'ils connaissaient encore; mais aussitôt son image en redevenait plus imprécise, et je ne pouvais plus rien me représenter d'elle.»* Robert Musil : Œuvres Pré-Posthumes

Olympia n'a cessé de hanter le visiteur. Elle frappe par l'évidente simplicité de la mise en scène.

Placée au centre, elle expulse à la périphérie tout ce qui compose ce tableau. Sa main posée sur le bas-ventre semble refuser tout partage. C'est limpide, ordinaire et les mots pour le dire deviennent opaques et compliqués. Et c'est tellement simple que cela en est corrosif.

Il faudrait atteindre la même rage dont parlait Mallarmé au sujet de Manet quand ce dernier «...se ruait sur une toile vide, confusément comme si jamais il n'avait peint...». Il faudrait en quelque sorte n'avoir jamais écrit pour atteindre cette corrosion du langage, faciliter l'intrusion du réel dans l'expression, afin d'en faire sauter les multiples verrouillages. Bataille, dont on se servira tout au long de cette analyse, écrivait : «seule l'épreuve suffocante, impossible, donne à l'auteur le moyen d'atteindre la vision lointaine attendue par un lecteur las des proches limites imposées par les conventions. Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ?»

Ne puis-je donc écrire autrement l'intrusion de l'Olympia dans le balayage que produit mon regard tout autour de lui ?

Faut-il encore pour atteindre cette femme représentée, me mettre à la place de son auteur, quand tant d'autres objets viennent à ma rencontre, attirent mon attention de manière épisodique ?

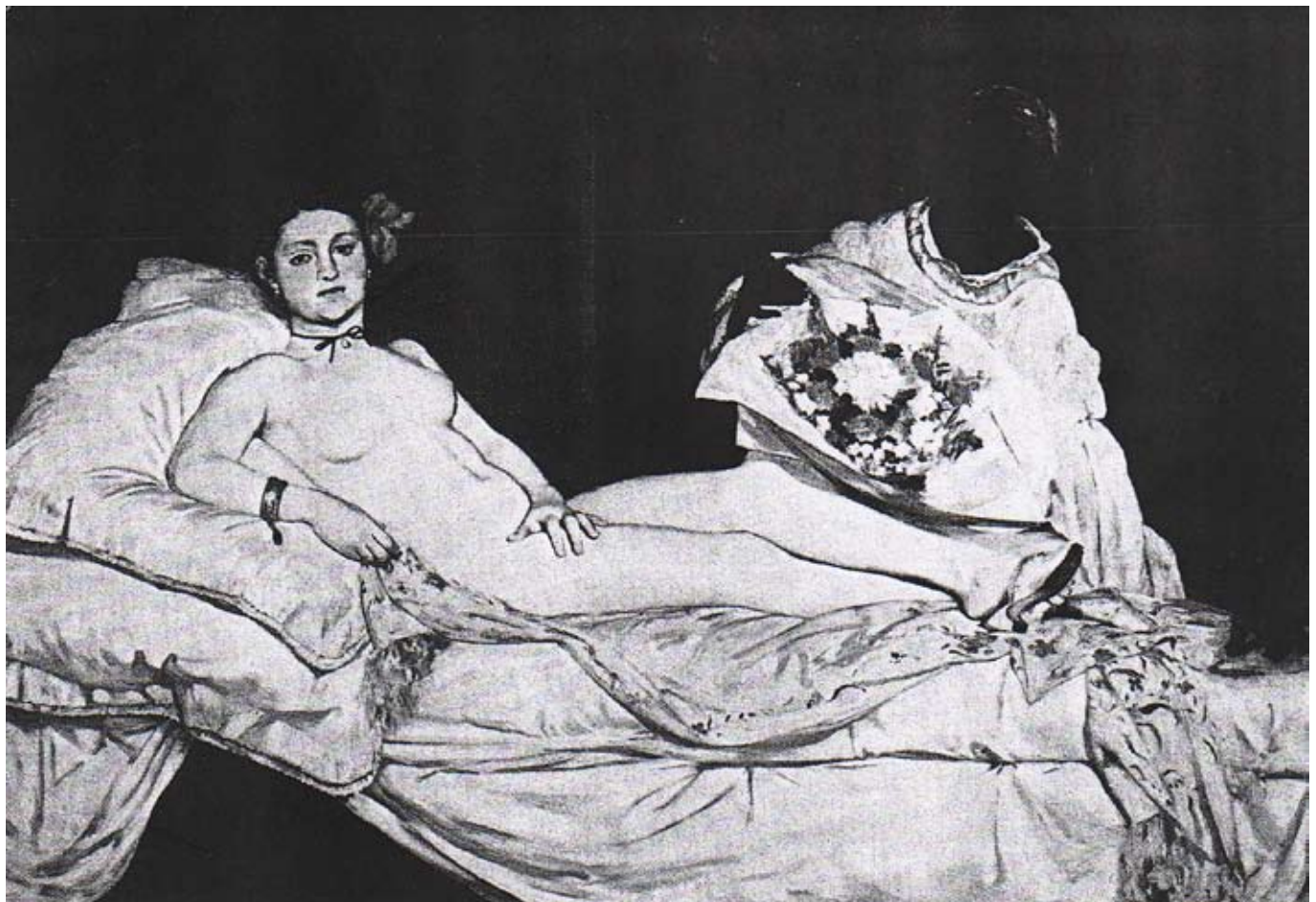
Elle en qui je crois reconnaître une incidence à laquelle j'ai peut-être voulu échapper. Son regard nous expulse loin de la toile, elle est un peu en hauteur, souveraine, et nous désigne comme son contemplateur. Elle rejette infiniment loin l'éventualité d'un rapprochement.

Qu'a donc son regard si familier et si lointain, proche et éloigné à la fois, en somme indifférent ?

«Son vice actuel est une sorte de panthéisme qui n'estime pas plus une tête qu'une pantoufle, qui parfois accorde même plus d'importance à un bouquet de fleurs qu'à la physionomie d'une femme», écrivait Bürger à propos de l'Olympia de Manet.

Le sujet classique de la peinture, la volonté narrative du peintre est détruite ici par l'indifférence de Manet. Car autant la pantoufle que le bouquet de fleurs, le chat, la servante ou l'Olympia sont tous traités de manière identique.

«Le fou n'est pas celui qui se coupe du réel, mais bien celui que le réel envahit et déborde» (Lacan).



Ce réel perturbe, ébranle l'artiste à tel point qu'il oscille sans cesse entre les diverses composantes de son oeuvre. Il travaille à la métamorphose de ce hasard indifférencié. Indifférence face aux objets qu'il contemple, indifférence d'une écriture et d'une technique qui imposent de montrer tel que cela est vu.

Le peintre ne disait-il pas : « l'Olympia, quoi de plus naïf ? Il y a des durétés me dit-on, elles y étaient. Je les ai vues. J'ai fait ce que j'ai vu. » En se plaçant sous la domination de ce réel (elle était comme je l'ai vue) comment échapper à l'incohérence de toutes choses ? Incohérence, fragmentation, ainsi voyons-nous un Manet élaborer des oeuvres à partir d'éléments juxtaposés les uns aux autres, tentant l'élaboration d'une peinture cohérente avec des sujets disparates, indépendants : un fond rapporté, des personnages collés par dessus, des attitudes très variées qui parfois même règnent dans l'indifférence la plus totale, indifférence par rapport aux personnages entre eux (le balcon, le vieux musicien), indifférence insolente à l'égard du visiteur (Olympia), une peinture fragmentée pour une réalité elle-même fragmentaire.

« Il n'y a qu'une chose vraie.  
Faire du premier coup ce qu'on voit.  
Quand ça y est, ça y est.  
Quand ça n'y est pas, on recommence. » (Manet)

Deux points importants nous apparaissent :  
— le premier, c'est cette volonté qu'a le peintre de réaliser sa toile dans un mouvement rapide et enveloppant, faire que ce mouvement réagisse aussi rapidement que l'oeil qui perçoit, pour diminuer autant que possible l'après-coup, le décalage, ce retard que prend l'expression face à l'objet exprimé. Un mouvement souple pour échapper à un éventuel enlèvement de l'oeuvre dans le concept.  
Faire que par une prompt exécution, l'artiste n'ait que le temps de reconnaître et non d'identifier ce qui l'anime, conservant son élan, et saisissant au vol le « ça » du « quand ça y est ».  
— D'autre part, le « ça » de Manet n'a-t-il pas quelque chose à voir avec la « chance anonyme » dont nous parle Bataille : « écrire est chercher la chance d'un tout-venant anonyme » ?  
Il y a chez l'écrivain et le peintre la même tension d'esprit pour percevoir « un tout venant anonyme », qui les emplit puis se retire.  
Abandonnant alors une partie d'eux-mêmes, ils n'ont plus d'autre identité que l'empreinte laissée par ce « tout venant » : cette oeuvre dans laquelle mon regard amateur s'identifie à son tour.  
Écrire ou peindre, n'est-ce pas tenir inlassablement en suspens un corps pris dans la nécessité d'agir ? Sans cet enjeu du langage, « la chance » qu'un jour l'on perd et qui un autre jour déçoit, « la chance » qu'il faudra tenter de retrouver dans le travail, l'élaboration d'une oeuvre — celle qui contient l'incohérence de toutes choses — cette « chance » s'énonce toujours sous le couvert d'une vérité. Comme l'exprime Cézanne : « je vous dois la vérité en peinture, je vous la dirai ».  
Quelle vérité ? Ce que l'on ne peut actuellement mettre en lumière : — ce que l'on ne peut dire : l'expérience

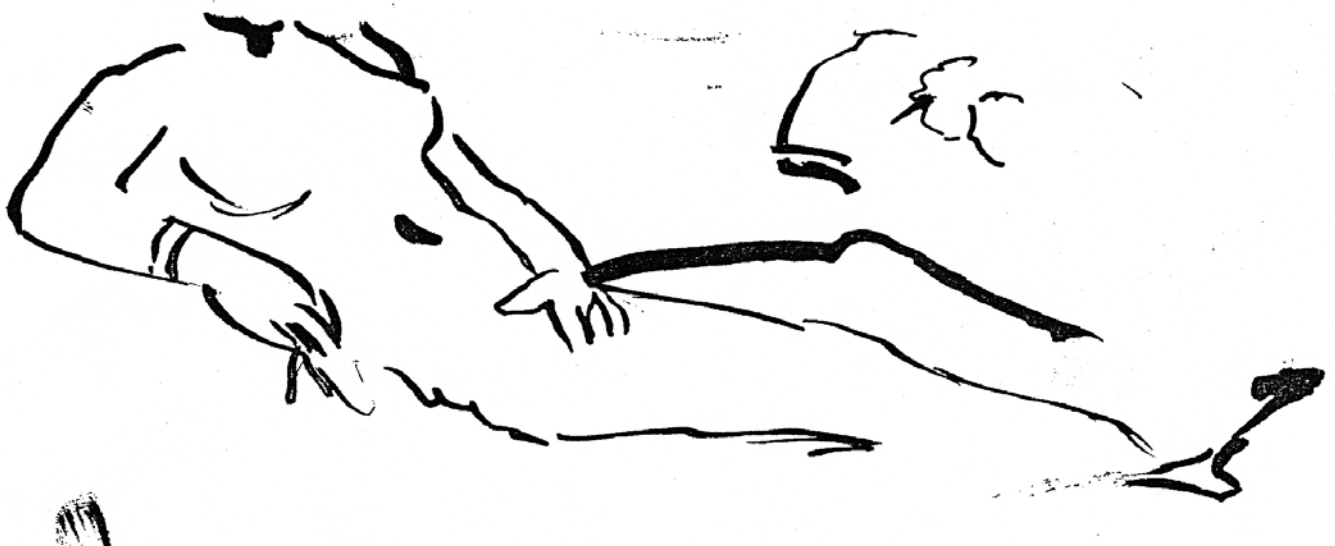
— ce que l'on ne peut communiquer : le désir.  
Il y a dans cette volonté d'énoncer (de dénoncer) un désir qui prend l'apparence d'une vérité ou une vérité qui cache un désir.  
Et la vérité en peinture ne saurait que mieux atténuer, domestiquer la violence du désir que l'on doit à autrui : ce devoir de rendre à l'autre par le biais de l'image, son désir acceptable, civilisé, courtois, un désir recouvert touches après touches, en travaillant « la petite sensation ».

« Manet, quant à lui, ne cherche pas à dissimuler son inspiration, donnant aussi consistance matérielle à son désir. Les critiques d'ailleurs ne s'y sont pas trompés, selon eux il existerait « une analogie possible avec des photographies pornographiques très largement répandues, qui montraient des prostituées nues au regard hardi, étalant leurs charmes pour la clientèle — une sorte de carte de visite en somme : s'il n'y a pas derrière le tableau une photographie précise, l'esprit de ces images est transcrit dans la peinture. »

Nous pourrions reprendre l'image de la carte de visite.  
Le nom de Manet est maintenant si attaché à ce tableau que cette femme, qui ne se cache qu'à moitié, met en même temps à nu un des traits de la personnalité du peintre : son désir érotique. Un point de plus qui le rapproche de Bataille. On pourrait approfondir le parallélisme psychologique, l'exhibitionnisme de l'Olympia témoignant de celui de Manet, et la main posée sur son sexe traduisant alors la pudeur finale de l'artiste. Mais ce n'est pas là notre propos. Nous préférons voir dans ce geste la limite que la peinture impose à l'artiste dès lors que celui se trouve confronté à l'émergence de son désir.

On peut s'attarder un instant sur le titre que Manet a choisi pour sceller son oeuvre : la référence du séjour des dieux — le mont Olympe — confirme le ressourcement de la peinture par le désir et à la fois l'impossibilité d'en dépasser les limites, un champ d'investigation nous apparaît sans qu'il soit pour autant prometteur.  
Le public associe les prouesses artistiques de l'un aux promesses supposées de l'autre. Il en résulte à ses yeux deux regards, cloués, rivés, par dessus, par dessous.  
Il est médusé par cet être polymorphe qu'est, au-delà des apparences, l'Olympia — Manet.  
Son regard croise le regard que Manet porte sur celui de cette femme. L'amateur enfin, clôt ce chassé-croisé en s'interrogeant sur l'intention qui se dégage de cette Olympia. Il peut refuser de voir là où Manet s'est immiscé. Mais l'insolence de cette apparition met un terme définitif à bien des hypocrisies.  
Il apparaît que l'artiste ne puisse autrement agir qu'en s'impliquant, et par là même forcer le regard d'autrui sur ce qui le révèle.

Olivier Andres





**La Controverse dans le jardin aux fleurs de Langdün Päljor** - fable traduite du tibétain et annotée par Françoise Robin, éditions Bleu de Chine.

Ce court texte met en scène une polémique, au premier abord amusante et anecdotique, soulevée par les fleurs de Lampe de Turquoise, une vieille femme qui prend soin de son jardin avec une attention toute maternelle ; elle n'intervient pas immédiatement dans le débat, mais préfère d'abord y assister et écouter chaque intervenant, en se disant avec circonspection : « *si cette querelle se concluait de façon heureuse, cela servirait assurément d'exemple à tous.* » C'est donc une fable qu'a composée Langdün Päljor, sous la forme d'une discussion argumentée, et dans laquelle les questions soulevées s'incarnent dans les différentes fleurs présentes : l'orgueilleuse rose trémière, qui revendique son incomparable beauté et ainsi sa suprématie sur toutes les autres variétés florales (« *Mon vert feuillage, large et abondant / Symbolise l'ombre des dirigeants puissants.* »), le sage pélargonium, qui tâche de ramener la rose à plus de tolérance, mais qui bien vite est rabroué par la clématite, l'opportuniste, qui se range avec flagornerie du côté de la rose (celle-ci lui procure une tige à laquelle grimper), puis « l'intelligente » pensée qui propose aux honnêtes Six-pattes (les abeilles) de départager les fleurs... Les allusions politiques sont ici à peine déguisées, et c'est la plus raisonnable des fleurs, la pensée, qui analyse subtilement la situation :

« *Si la trémière menace les foules égales à l'origine,  
Et que plus tard on la reconnaît comme notre ornement suprême,  
Elle nous tyrannisera tous, nous les humbles* »

La leçon politique nous concerne tous, justement, à plus ou moins grande échelle, et il revient à chaque lecteur de l'interpréter en fonction de sa propre expérience. L'on sent bien que l'écrivain cherche à illustrer des comportements humains universels, il reste que le contexte tibétain laisse aussi entendre que **Langdün Päljor** énonce quelques vérités qui concernent directement les dirigeants chinois, leurs querelles pseudo idéologiques et les intrigues de palais qui engendrèrent entre autres la fameuse « Révolution culturelle ». Il exprime aussi l'idée que l'harmonie pluriculturelle est possible entre les peuples qui cohabitent et que tous se valent, quelles que soient leurs singularités, des valeurs humaines exprimées par le biais des abeilles, qui appellent à la fraternité :

« *...évertuez-vous à assurer la prospérité du jardin / Par le cordial engagement d'entraide mutuelle.* » Des mots qui renvoient à ce que Lampe de Turquoise exprime dès le début : « *Ce sentiment de joie vient de ce que les multiples fleurs (...) ravissent tous les esprits.* »

Ce beau plaidoyer pour l'harmonie entre les peuples et pour la diversité tient une place privilégiée dans l'histoire littéraire d'une région du monde où le taux d'alphabétisation est extrêmement faible — sans parler de l'histoire mouvementée d'une culture que tente d'étouffer un gouvernement chinois obnubilé par l'idée d'uniformité nationale. Cette fable est en effet le premier texte de fiction qui fut publié au Tibet après la Révolution Culturelle, dans la première revue littéraire de langue tibétaine (**Art et littérature du Tibet**). Sa publication en français peut donc être considérée comme un petit événement éditorial – les autres textes traduits du tibétain, peu nombreux, appartenant à la littérature classique. Et pourtant, ainsi que l'indique Françoise Robin (traductrice et enseignante de langue et littérature tibétaines à l'INALCO) dans son introduction plus que bienvenue, « *la sphère littéraire contemporaine est active au Tibet. Et nous ne le savons pas.* » Nul doute que cette parution incitera à se pencher davantage sur une culture méconnue (hormis ses aspects religieux, qui ne font cependant pas tout.)

On sait combien la censure peut être source d'inventivité, les auteurs devant se résoudre à exprimer leur pensée par des voies détournées, de manière plus ou moins heureuse : Langdün Päljor, figure de proue et défenseur de la culture tibétaine, use du procédé conventionnel mais toujours efficace de l'allégorie avec talent, dans une langue limpide et raffinée qui alterne prose et versification (de beaux passages dont la fonction métaphorique n'est pas qu'ornementale...) entre classicisme et modernité.

**Blandine Longre**  
[www.myspace.com/blandinelongre](http://www.myspace.com/blandinelongre)  
[www.sitartmag.com](http://www.sitartmag.com)

[www.bleudechine.fr/](http://www.bleudechine.fr/)

**Françoise Robin** est aussi la traductrice des *Contes facétieux du cadavre* (avec la collaboration de Klu rgyal tshering) Bilingue tibétain-français (Langues et Mondes, L'Asiathèque), de *L'Artiste tibétain* et de *La Fleur vaincue par le gel* de THÖNDRUPGYÄL (Bleu de Chine).

Les éditions Bleu de Chine ont un catalogue à découvrir absolument, qui comprend quelques textes traduits du tibétain. On trouvera en page d'accueil de leur site les « 8 revendications pour Pékin ». Ils publient également un ouvrage collectif (dirigé par Alain Bouc, Marie Holzman et Claude Meuriset) intitulé *L'Envers des médailles J.O. de Pékin 2008*, qui dénonce l'imposture que ces jeux sont devenus...

« *La Charte de l'Olympisme est discrète sur les Droits de l'Homme car un grand nombre de pays représentés les violent. Néanmoins les principes fondamentaux exprimés en début de texte affirment l'objectif de « promouvoir une société pacifique, soucieuse de préserver la dignité humaine ». Ils ajoutent que l'esprit olympique « exige la compréhension mutuelle, l'esprit d'amitié, de solidarité et de fair play ».* (Extrait de la 4e couv.)

*Je vis à Atlanta. Où j'occupe mes journées à écrire.*  
Sébastien Ayreault

### Elle vient le matin

J'étais réveillé mais encore au lit, je relisais pour la énième fois « Objectif Lune » quand on a sonné à la porte. J'ai sursauté et regardé mon réveil. 8 heures à peine. De l'autre côté de la cloison, ma mère a demandé à mon père:

On n'est pas dimanche?

Mais mon père n'a pas eu le temps de répondre,  
Tout juste le temps de tousser.

La sonnerie a de nouveau retenti, plus dure, puis une grosse voix s'est faite entendre, puis des poings contre la porte, biens lourds, et la maison entière a semblé d'un coup basculer dans une obscurité froide. J'ai balancé Hergé par dessus bord, éteint ma lampe, et me suis planqué sous la couette. Dans un éclair, j'ai vu une caboche pleine de sang, les yeux grand ouvert, rouler sur la chaussée. Prendre la fuite. Le plus vite possible. Pieds nus traverser l'épouvante et sortir de ce monde saignant, de ce monde hurlant, cognant, frappant à tout rompre. Même la nuit, même aux heures du silence, le monde vous gueule dans la tête. Entre les murs de la tête. Il dégueule le monde, nuit et jour, il vous attaque dans votre sommeil, vous étrangle, vous met la tronche en bouillie, y'a pas de raison, pas de saisons, t'y passeras toi aussi, un dimanche matin ou plus tard, on te découpera la bouche, les tripes, les boyaux...

Et puis, et puis j'ai entendu ma mère grogner un truc à propos des témoins de Java. Les témoins de Java étaient des types qui parfois sonnaient aux portes des gens, on ne pouvait pas dire qu'ils étaient méchants, non, mais c'était de sacrés emmerdeurs, ça oui! On ne savait pas trop d'où ils venaient, on ne savait pas trop où ils allaient, et enfin de compte, on ne savait pas non plus très bien qui était Java. Ou peut-être Jehovah. Va savoir...

- J'ai l'impression qu'c'est Alain, a dit mon père.
- Ton frère? Mais qu'est-ce qui lui prend? Il est tombé du lit?
- J'arrive, a gueulé mon père, j'm'habille.
- Ferme la porte, a dit ma mère.

La tête décapitée gisait dans le fossé. Je me voyais dans mon pyjama vert, pieds nus, en larmes, tout près de cette tête.

Si tu cours, t'es mort.

Mon père a ouvert la porte. C'était bien Alain. Et rien à voir avec les témoins de Java de ma mère.

J'ai tendu l'oreille.

- J'espère qu't'as un tuyau sérieux pour le tiercé! A dit mon père, un rien rigolard

- C'est pas pour le tiercé, Antoine.

La voix de mon oncle était terrifiante,

Toute dans les basses.

- Antoine est mort, il a dit.

### L'histoire de mes doigts

J'avais 12 ans et elle avait une chatte immense et pleine de poils. C'est comme ça que tout a vraiment commencé. Je l'astiquais avec mon petit pouce, le nez à 5 centimètres de sa touffe, et elle gigotait, couinait en tout sens en travers du lit de mes parents. Ça me faisait comme des petites étincelles pleines de nerf partout sur le rail. Après je me souviens que j'ai chialé un bon coup parce que putain, ça m'avait rejeté loin, très loin cette chose. Un peu comme si je m'étais perdu dans le paysage de cette chatte immense et impossible de retrouver mon chemin. Le monde, tout rouge, tout dégueu, s'était soudain abattu sur ma petite tronche de blondinet. J'avais joui. Joui dans mon froc. Joui les yeux plongés dans ses trous. Et j'avais beau n'avoir que 12 et elle 17, je suis rentré dans un tel état de colère qu'elle a eu vite fait de renfiler son slip et de se tirer. Dieu qu'elle était moche. Dieu qu'elle puait. Et justement, j'en voulais à dieu. À mort. Tellement que j'ai décroché le christ de sa croix et je lui ai écrabouillé sa gueule à grands coups de talons. Ma mère m'en a pas trop voulu et mon père pensait à autre chose ce jour-là.

Tout de suite après ça, j'ai sorti un cahier, et c'était comme de gerber en mieux. Parce que tout ce truc jouissant et saignant dans ma tête, y'a pas, fallait que je l'écrive et que je le gueule au monde, merde, c'était bien plus fort que tout. Bien plus fort que tous ces machins qu'on nous apprenaient à l'école, bien plus fort que le vélo. J'ai vite pigé que ma vie entière allait tourner autour de mes doigts. Je m'en souviens, ouais, c'était l'été, le soleil me plombait jusqu'au fond des yeux, et assis sur un petit banc vert merdouille, mon cahier sur les genoux, je me suis dit, mec, tes doigts, ça va être kekchose!

### Cheval, la vie est moche

C'était l'été, un dimanche de juillet, et toute la famille était réunie chez mes grands parents maternels. Il y avait là ma tante, mon oncle, ma cousine, mon cousin, mon père, ma mère, et mon arrière grand-mère. Sans oublier Dora. Une petite chienne aux poils ras et qui du coin de l'œil vous montrait constamment les dents. Elle était féroce. Excepté la main de mon grand-père, elle aurait déchiqueté le monde entier. Mon arrière grand-mère Olga aussi si elle avait pu elle aurait déchiqueté le monde entier, mais à la différence de Dora, elle n'aurait pas fait d'exception.

Après le repas, ma cousine et moi, on est parti jouer dans le jardin. Mon cousin, Mika, préférait rester devant la téléloche. On a couru un peu comme des cons dans les allées, nous imposant toutes sortes de défis, et puis bien vite, le soleil a eu raison de nous. On était en nage. On s'est passé le visage sous l'eau fraîche du robinet et puis on a décidé d'aller se promener. On va voir le cheval, j'ai dit à mère. Elle a dit okay, mais pas plus loin. La sœur de ma mère, Chantal, a demandé à Mika si ça ne lui disait pas. Il a dit que non, pas du tout. On a haussé les épaules et puis on est parti. Derrière la maison de mes grands parents, il y avait un champ. Et dans le champ donc, le cheval. Quand on est arrivés, il y avait un drôle de long truc qui lui sortait du bide. On aurait dit une patte. Sainte merde ! On est reparti aussi sec dans l'autre sens, sirènes hurlantes. De retour dans la salle à manger, à bout de souffle, on a gueulé à qui voulait bien l'entendre que le cheval accouchait. Tout le monde s'est marré, sauf Olga, qui dans son menton de sorcière nous a traité de crétins. Marie Jésus, a dit mon grand-père, si ce cheval accouche un jour, je veux bien qu'on me coupe le petit doigt. Je me suis gratté la tête. C'est sa zigounette, a dit ma grand-mère, hilare. Et là-dessus, ils se sont tous encore marrés. Chantal nous a conseillé de rester dans la cour, devant, qu'on était aussi bien là pour jouer, mais je n'étais pas du tout de cet avis. Je voulais y retourner. En avoir le cœur net.

Le cheval n'avait pas bougé. Sa zigounette non plus. Elle était toujours là. Plantée dans son bide. Enorme. Touchant le sol presque. Je n'en croyais pas mes yeux. J'ai regardé Elodie et elle n'avait pas l'air d'y croire non plus. Le soleil de 16 heures nous tapait dur sur la tête. Et

puis, petit à petit, lentement, on a vu la patte se rétracter, rentrer dans son ventre, et disparaître.

Pas croyable.

J'ai chaud, a dit Elodie. Viens, j'ai répondu, on va s'asseoir sous l'arbre. On est resté un bon petit moment silencieux, à gratter la terre avec nos ongles. De temps en temps je jetais des yeux au cheval qui bouffait l'herbe sèche et quelque pars, j'aurais préféré qu'il accouche. Et puis ça m'est venu comme ça, d'un coup, je lui ai demandée si elle ne voulait pas me montrer la sienne. T'es dingue ? Elle m'a répondu. J'avais 8 ans, Elodie 10. Pourquoi ? J'ai fait. Alors vas-y, elle a dit, toi le premier, montre-moi la tienne. J'ai hésité et puis j'ai dit d'accord. Ferme les yeux, elle m'a dit. Je me suis allongé, j'ai fermé mes yeux, et elle a descendu ma braguette. Et puis ce fût son tour. Et puis de nouveau le mien. Et puis encore le sien. C'était un chouette jeu. Sauf qu'on n'a pas eu de chance. J'ai entendu quelqu'un hurler dans mon dos, quelqu'un hurler qu'il allait me casser la gueule, quelqu'un hurler qu'il allait tout dire à ses parents. Je me suis retourné et j'ai vu Mika qui partait en courant, comme une bombe. Elodie s'est relevée à toute vitesse et elle a voulu rattraper son frère. La vérité, on était cuit.

J'ai remonté ma braguette du haut de mes 8 ans et je suis retourné lentement vers la maison de mes grands parents. Le soleil pesait 15 tonnes. Mika était un con. Quand je suis arrivé, toute la famille était dans la cours à s'engueuler. Elodie venait de se prendre une gifle sèche sur le coin de la tronche. Mika écumait, la rage aux lèvres. Mon père s'est agenouillé devant moi et il m'a dit de retourner voir le cheval, qu'il viendrait me chercher, qu'on discuterait de tout ça un autre jour, qu'il n'y avait rien de grave. J'ai entendu Olga me traiter de salopard, que tout ça, ça se voyait dans mes yeux. Des yeux de vicieux. Mon père lui a dit de fermer son clapet de vipère. Mais Chantal en a rajouté, hurlant comme une folle. Ma mère et ma grand-mère étaient en larmes, complètement défaites. On aurait dit que le ciel venait de basculer. Dora aboyait comme une cinglée. Tous mes sens se sont brouillés d'un coup. Mon père m'a poussé doucement dans la rue et je suis retourné vers le champ.

D'où j'étais, j'entendais encore les grosses voix gueulantes, mais ça n'avait plus vraiment l'air de me concerner. Je me suis approché de la barrière, j'ai tendu la main, et j'ai dit :  
Cheval, la vie est moche.

## Et là je me dis

Et là je me dis merde ils sont tous là à me raconter leur vie qui va pas très bien et j'encaisse droite gauche je grignote des miettes de pain un peu plus tard je me rentre la nuit est tombée un vent glacial me fouette le nez je m'enfonse dans mon col roulé ça pisse du ciel noir tout noir et moi aussi maintenant que j'y pense ça va pas super même que je trouve ça d'un coup très compliqué je veux dire de se lever chaque jour pour faire un truc si encore y'avait la mer et du soleil par-dessus je sais pas mais je me dis que ça serait vachement plus simple enfin pour moi je veux dire je sais pas parce que les autres ceux que je vois dans la télé avec l'océan derrière ils ont pas l'air d'aller franchement mieux que ceux qui sont tous là à me raconter leur vie qui va pas très bien et puis j'enfile les rues j'achète de la bière j'arrête pas de m'essuyer les yeux ça tombe des cieux comme de la pisse de hamster je déteste qu'on critique mon style celui de ma plume ça me rend d'un coup plus nerveux qu'un poulet décapité et je regarde en arrière surtout l'année dernière toutes ces filles qui se sont marrées sur l'oreiller bon dieu on a pas fait que du bien tout autour c'est sûr mais j'arrive chez toi ça marche entre nous même que ça coule tout doux et là je me dis merde des grandes giclées de soleil sur la crête des vagues ça serait quand même chouette

## T'aimes pas mes chaussettes ?

- Non, j'les aime pas, elle a répondu.

J'ai réfléchi un instant, un peu à la manière de Charles Bronson dans il était une fois dans l'ouest, ou si vous préférez, un peu avec le soleil dans les yeux, et puis j'ai continué à me tailler la moustache un peu n'importe comment.

- Et puis n'insiste pas, elle a encore dit, j'les trouve ridicules !

Sur quoi, j'ai ouvert le robinet d'eau froide,

Viré les poils du lavabo.

- Tu sais, elle a poursuivi, c'est pas comme ça qu'tu vas t'en sortir...

En passant dans la chambre, j'ai regardé ma toute nouvelle moustache dans la grande glace de l'armoire - pas mal - je l'ai lissée de chaque côté, et je suis parti à la cuisine me dissoudre

Une aspirine 500.

Mais comment alors ?

- Tu dois lire l'univers, elle a dit, c'est comme ça, c'est marqué dans ton horoscope du mois d'août.

J'ai mis mon chapeau et je suis sorti dans la cour.

Mon téléphone a chanté.

J'ai décroché.

C'était Karl Marx.

- On ne va pas s'en sortir, il a dit.

Et puis j'ai raccroché,

Scellé mon cheval,

Et j'ai fondu enchaîné

Dans l'horizon violacé.

## Chronique d'un homme plus fort que vous

Elle est cannée. En plein milieu de la route. Des chinois s'affairent autour d'elle, font la circulation, agitent des éventails au dessus de son visage.

Mais elle est belle

Et blonde

Et bien cannée. Elle porte un pantalon blanc aussi. Et c'est ainsi, les jeunes filles calanchent en plein milieu de la route en plein après-midi. Au plus fort de la canicule. Belleville. 15 heures 32.

Personne ne vous le dit, mais le soleil se rapproche.

Les rivières prennent la tangente.

Et les tigres de Sibérie sucent des glaces gorgées de sang.

Et moi je m'achète un paquet de Pall Mall rouge à rouler et je m'en vais boire un café au plus fort de la canicule, 15 heures 32, au plus fort de la puanteur, parce que je suis fort. Très très fort.

Et elle me dit :

- Qu'on me colle un tuyau qui va direct de la bouche au trou du cul et qu'on en parle plus !! je n'en peux plus de ces lésions à l'intestin !

Sébastien Ayreault

*Je suis un poète de la Guadeloupe.*  
Ernest Pépin

### Solo d'îles

La mer est une guitare qui pleure  
L'histoire des hommes  
A même les brisants  
Elle remue son chant foudroyé

Au bord de la mémoire  
Et nous nous souvenons  
D'où nous sommes partis  
Comme des orphelins  
Nous habitons désormais le sel  
Un terre salée  
Une salaison d'îles prophétiques  
Il faut oublier la douleur du départ  
Les bateaux négriers  
La porte du non retour  
Recoudre la peau de la mer  
Et inventer l'arrivée  
Avec aux yeux un arc-en-ciel  
Avec aux mains l'imaginaire des lendemains  
La Caraïbe ne s'est jamais donnée  
Songe pluriel  
Elle appartient à ceux qui savent rêver  
D'un métissage des douleurs  
Iles tambours  
Solo d'îles  
Symphonie de lumières  
Iles citadelles  
Mémoires fascinées  
La mer joue son jazz d'étincelles  
Et demande aux arbres  
D'inventer de nouvelles racines

Solo d'îles  
Ne pas gratter la douleur du soleil couchant  
Les races sont venues abolir toute race  
Répandre leurs couleurs dans la mémoire de la mer  
Et nommer l'homme des pluies neuves  
Des quatre coins de la terre ronde  
Comme des enfances recommencées  
Les races sont venues rêver d'autres couleurs  
Emmêler des langues de marins  
Au chant de la lumière  
Ne pas blâmer les femmes violées  
Elles furent nos premiers peintres  
De la calebasse enceinte  
Du nid des oiseaux migrateurs  
De l'éloquence de la conque  
Nous sommes nés d'un miracle d'eau salée  
Nous sommes nés de tout le bleu  
De tout le deuil de l'avant  
De la vulve des volcans rouges  
De ce tremblement d'ombres errantes  
De toutes ces îles voraces du sang noir

Solo d'îles  
Corps dévalisés à remplir de contes  
D'un Dieu plus faible que sa croix  
De silences illisibles  
Et de balbutiements d'étoiles  
Une langue nous amarre au feuillage

Et fait l'amour aux langues du monde  
Corps souterrains  
Où se cache la mémoire des dieux  
Passagers clandestins  
Forces miraculées  
Possède la nuit disent-ils  
Et tu gagneras le jour  
Il suffit d'un tambour  
Pour supporter le poids du ciel  
Pour enjamber le réel  
Réanimer les ancêtres du Bénin  
Du Nigeria et du Congo  
Les fleuves en transe déparlent des langues  
Le sang du coq se souvient  
Mais n'oublie pas la ruse du serpent  
Ni la chevauchée des Esprits  
Ni la cadence de l'invisible  
Vaudou  
Santeria  
Candomblé  
Sont des voyages dans les miroirs  
Des soleils en roue libre  
Des miroitements de l'autre bord  
Dans l'épicentre de la douleur  
L'enracinement des nombrils  
Et l'alliance inédite de l'ici-dans  
Corps montés  
Corps démontés  
Les Dieux cachés ont faim des îles  
Les Dieux de l'Inde nous rappellent  
Que nous sommes l'offrande du sacrifice  
Et le parfum des peuples anciens  
Iles ouvertes à tout langage divin  
A toute merveille dessouchée

Solo d'îles  
Dit d'îles créoles  
La tête nouée au songe neuf  
La terre mêlée à son aller  
Un conteur veille le rêve  
Défait la peau de la nuit  
Un grain de sel sur sa langue  
Suffit pour traverser l'envers  
Et nous répondeurs  
Nous entrons dans la ronde des îles  
Dans l'émerveille de ses dièses  
Il nous engraisse  
Nous amarre au créole  
A sa frappe de langue buissonnière  
Une torche de fumée sur la tête  
Il charroie des planches d'eau  
Et c'est sésame pour nos âmes  
Métamorphose en homme neuf  
Avec des ailes pour voler  
Le corps libre voué au vent créole  
Un plaisir tient la nuit debout  
Comme un pays qui prend racine  
Dans son labour de vagues roses  
Et la criée de son port  
Le conte nous débarque enfin chez nous  
En solo d'îles créoles  
Ne pas oublier le rhum  
Ce vieux conteur au feu sacré  
Cette liberté qui dévoile les soleils intérieurs  
Les marronnages les plus secrets  
L'oiseau fragile de nos silences  
Le conte tisse la toile des îles  
Comme une araignée sous-marine

Un rire d'eau salée nous relie à nous  
La belle parole avale le soleil  
La belle parole est un nègre marron  
Solo d'îles  
En résistance d'orage  
En résistance de femme pour de bois  
En résistance de femme  
Reins amarrés aux entrailles de la vie  
Comme des présences solaires  
Insoumises dans la rade des mauvais jours  
Chargées de vieilles colères contre les nuits  
En résistance de femme  
Mesurant la force de la déveine  
Et la prière d'un champ d'ignames  
Attachée à guérir les blesses de la faim  
Les fausses couches  
A repeindre la peau des hommes  
A combler le désastre historique  
En solitude  
En soliloque de rivière essoufflée  
En bataille millénaire contre les sanglots  
Investie de tout temps au recommencement  
A la force silencieuse de la graine  
En résistance déléguée aux tambours  
Aux armées des champs de cannes  
Aux rames du souffrir  
Au sang des grèves  
Aux sensibles des paupières outragées  
Au tournoi sans pitié du soleil  
En résistance sous les gammes du créole  
Une seule langue nous dit  
Elle est fille des cyclones

Solo d'îles  
Solo d'îles caïmans  
Solo d'îles vierges  
Solo d'îles papillons  
Solo d'îles pieuvres  
Solo d'îles aux montagnes bleues  
Solo d'îles désirades  
Solo d'îles saintes  
Solo d'îles grenades  
Solo d'îles tortues  
Solo d'îles veuves  
Solo d'îles orphelines

Belles îles comme des chameaux lumineux  
Qui broutent les vagues  
Comme un tir de billes neuves  
Comme les yeux verts d'un serpent de mer  
Comme des bancs d'oursins frais  
Comme les mamelles inversées du songe

Solo d'îles  
Depuis longtemps nous sommes partis  
Et nous sommes arrivés au balcon des îles  
Et nous avons recommencé l'enfance  
Recommencé le commencement de toute chose  
Des roches gravées chantaient la mort  
Mais nous avons choisi de vivre  
De boire l'eau des mangroves  
De creuser les mares  
De cacher nos jardins dans les hauteurs  
Et d'enterrer des jarres pour nos rêves

Des plantations chantaient la mort  
Mais nous avons choisi de vivre  
D'accorder les tambours à nos cœurs  
D'emprunter la guitare du voisin  
De gratter les bambous  
Et d'inventer la vie  
Nous avons choisi de renaître  
De ressusciter la tête des mornes  
De nommer les plantes  
De baptiser les bêtes  
De faire chanter les arbres  
De gouverner la rosée  
De remettre la vie à sa place dans le chaos  
D'endurer toutes les morts  
D'allumer toutes les vies  
Et d'épouser nos îles  
Comme des femmes souveraines  
Portant haut leur couronne de mer  
Nous avons enfanté des langues  
Des danses d'éclairs  
Des saveurs d'îles  
Nous avons sauvé la vie  
Et nous voilà  
Solo d'îles au blues des Amériques  
Solo d'îles sur les épaules des volcans  
Solo d'îles affamées d'arbre à pain  
Solo d'îles enracinées dans le monde  
Solo d'îles plurielles  
Mosaïque multicolore  
Lettre à l'univers  
Les îles sont des berceaux où rêvent les continents  
Des bouteilles à la mer  
Des lampes de sel  
Des flottes de lumière  
Des feux de mer  
Le monde entier tient dans une île  
Le monde est l'avenir des îles

**Ernest Pépin**

Quelques textes qui font partie d'un ensemble intitulé  
«Exercices de chute». Alexis Alvarez Barbosa

### Consignes

Je te gratterai jusqu'au délire des anticorps, jusqu'à celui des bactéries. Je te polluerai encore un peu plus. Pour que tes organes valsent et partent en vrille. Ce n'est pas que j'aime tellement fouiller dans les viscères. Je fais ce qu'on me dit.

Parfois je pleure un peu sur la fin. Je rends hommage à la peur. Je lui dédie des statues de sueur. Des gorilles m'observent et me giflent de temps en temps. Ils aiment aussi les filles aux seins tristes, aux seins inutiles. La nuit, ils bavent d'amour.

### Artifices

J'ai rêvé de poupées, en pays de calomnie, là où les matraques sont reines. J'ai rêvé de putois, de tendresse en poudre blanche.

Depuis lors, j'aime les conférences des strip-teaseuses, leur charmante conversation faite de coups de fouet sur les fesses.

J'avais des ambitions, comme savoir qui pisse le plus loin. Elles ont disparu au profit de plumes rose fluo.

Mais que vous dire que vous ne sachiez déjà, sinon que derrière les clôtures, les libellules résistent et nous emmerdent.

### Genre

Tu racontes des histoires de démolitions, des histoires d'écrasements. Dehors, on se croit drôle et malin. On voit mal qu'on traîne des entrailles sales, des arrière-pensées de caresses.

Je ne veux pas tes lèvres de ciment. Je cherche à l'intérieur les cadavres de fées pourries. Je ne joue pas à celui qui apprend la rancune. Je joue à celui qui fait des trous, qui dessine des crapules.

Cet être que les parfums épouvantent se nettoie sur ta mémoire. Il est membre malgré lui d'un club de fatigue.

### Natations

Les amoureux s'enlacent et languent. Mais ne regardez pas de trop près leurs entailles. Les plus riches souvent s'évadent. Ils vont en mer du sud s'indigner du prix des algues. Restent les morveux, les morts saouls. Deux petits corps pour la route. On se caresse la moumoute.

De minuscules prostituées rigolent dans notre dos. Qui pour pourrait s'étonner, encore, des sales maladies ? Baissez les yeux progressivement. C'est gratuit, baissez les yeux.

Je m'étais enfoncé là où je croyais l'eau pure. Mais des tireurs d'élite m'attendaient aux berges.

### Elle

J'étais dans un autre lit, y faisais des rêves à ciel couvert, à tunnel ouvert. Je jouais une rose comme une autre, une dame qui pique. Elle pique et pense aux étrangers, aux absents. Elle afficha jadis des super-héros de carton et en reçoit aujourd'hui toute la force. J'oublie parfois qu'elle est moi. Alors je lui dis elle.

Elle reçoit donc le vent, ayant annulé tous ses rendez-vous. Le vent fait vibrer les toiles d'araignée. Il y a une musique dans l'air, une musique c'est-à-dire un beau tableau aux bordures dorées. Je lui dis elle et elle et moi on renonce au monde, on apprend par cœur l'alphabet des fainéants.

### I Don't Write Poetry

I don't write poetry.  
Because no one reads poetry.  
Well, sure, dreamy college girls,  
Unfortunate littérature students,  
And, of course, other idiots who write it.  
But no one else reads it  
So I don't write it.  
Heartbreaking, really.  
Seeing as it's the only correct translation for some of the moments of my life.  
But I didn't write the poem about the way your hair smells when it's dirty and how  
it makes me want to fuck you.  
And I didn't write the poem about my hunger for doing nothing and how it makes  
me value above all else my stolen moments where I sit and do absolutely  
nothing.

No, I viewed these poems with disdain  
And I felt disgust for the sheer folly of poetry  
Even as I mourned the loss of my aborted art.  
"C'est une catastrophe minière  
Je pense à tous ces gens  
Perdus au fond de toi".

Arma Benoit - Atlanta / USA  
paru dans La Branche Armée de la Poésie Souterraine N°1 Janvier 2008

### Je n'écris pas de poésie

Je n'écris pas de poésie.  
Puisque personne ne lit de poésie.  
Sauf, d'accord, quelques jeune filles en fleurs,  
Quelques boutonneuses liseuses de littérature,  
Et, évidemment, les débiles qui en écrivent.  
Mais personne d'autre ne la lit.  
Donc je n'écris pas de poésie.  
Mais c'est bien à contrecœur.  
Car je vois que c'est la seule traduction correcte de quelques-uns des moments de ma  
vie.  
Cependant je n'écris pas le poème de l'odeur de ta chevelure quand elle est sale et  
combien cela me donne alors envie de te foutre.  
Et je n'écris pas le poème de ma faim de ne rien faire et combien cela me fait du bien  
par-dessus tous mes autres moments volés quand je m'assieds et ne fais absolument  
rien.  
Non, je considère ces poèmes avec du dégoût pour la pure folie qu'est la poésie.  
J'éprouve du dédain pour eux en pleurant la perte de mon art avorté.  
« C'est une catastrophe minière  
Je pense à tous ces gens  
Perdus au fond de toi. »

Arma Benoit  
trad. de l'atelier

### Onde os poetas se matam

Meu poema se organiza  
debaixo da ponte partida;  
na metáfora inexequível  
do horizonte sem linha  
onde a cordilheira afundou.

Para levantar meu verso  
a deus que não conheço,  
atravesso o deserto aceso,  
tropeçando em esqueletos,  
reviro o deserto do avesso,  
escrevo no osso do amor.

Sob o rastro dos comboios,  
no ermo de todos os termos,  
por onde o poema se alastra  
com versículos de estopim,  
mas o Texto não se acaba,  
nem que o Eterno tenha fim.

Onde os poetas se matam,  
mas onde a palavra resiste,  
com suas adagas em riste,  
numa lâmpada-de-aladim.

Ademar Ribeiro

### Où les poètes se tuent

Mon poème s'organise  
au-dessous du pont cassé;  
dans la métaphore impossible  
de l'horizon sans ligne  
où le massif s'est effondré.

Pour soulever mes vers  
auprès d'un dieu méconnu,  
je traverse le désert en feu,  
en me heurtant à des squelettes,  
je tourne le désert à l'envers,  
j'écris sur les os de l'amour.

Sous la trace des convois,  
dans les confins du néant,  
où le poème se propage  
par des versets d'étoupe,  
mais où le Texte ne s'accable,  
même si l'Éternel prend fin.

Où les poètes se tuent,  
mais où la parole résiste  
par des dagues redressées,  
dans une lampe-d'aladin.

Ademar Ribeiro - João Pessoa - Paraíba / Brésil  
version française de l'auteur

### Bosta de vaca

Se muito poeta provém  
de certo curral incomum  
estabelecido nos mapas,  
só eu não plantei estaca  
e não me chamo ninguém,  
que ordenho na quinta teta  
e conduzo a rês a tapa.

A minha pátria, deserto.

Meu elemento é o trapo.

A minha poética, preta.

Meu verso bosta de vaca.

Ademar Ribeiro

### Bouse de vache

Si trop de poètes découlent  
d'une certaine étable incommune  
échafaudée sur les cartes,  
seul moi n'ai fiché nul pieu  
et ne m'appelle personne,  
car je traie au cinquième pis  
et mène la bête à la tape.

Ma patrie c'est le désert.

Mon élément, le rebut.

Ma poétique, noire.

Mon vers, de la bouse de vache.

Ademar Ribeiro - João Pessoa - Paraíba / Brésil  
version française de l'auteur



**Le jardin Neskoutchny I**

Les oiseaux gazouillaient et ils étaient sincères,  
Le soleil luisait sur le vernis des carrosses,  
La pierre à aiguiser laissait tomber des étincelles  
Qui se répandaient en s'éteignant dans les rayons du feu.

Par les fenêtres ouvertes, sur le tissage qu'on faisait,  
Se posaient comme des pigeons les nuages.

On remarquait que la pluie avait fait maigrir –  
Beaucoup – les enclos et – légèrement – les croix.

Les oiseaux gazouillaient. De l'école – comme une vague –  
Sortait dans la rue et sur les bornes  
La chanson continue des claquements de bobines.  
(...)

**Boris Pasternak**

La suite de la traduction de ce poème par Alexandre Schick  
se trouve chez Pierre Seghers Editeur

**Le jardin Neskoutchny II**

L'air est fouetté par une pluie épaisse.  
La forêt grisonnante se couvre de lichens.  
Tu attends : l'horizon sortira de sa torpeur  
Et tout commencera. Et le bruit s'élèvera.

Comme à l'accoutumée déboutonnant  
Son léger pardessus, entrouvrant son écharpe,  
Il sera précédé par des oiseaux fuyards  
Réveillés en sursaut et affolés.

Il entrera chez toi (...)

**Boris Pasternak**

La suite de la traduction de ce poème par Alexandre Schick  
se trouve chez Pierre Seghers Editeur

**Song**

Le poids du monde  
est amour.  
Sous le fardeau  
de solitude,  
sous le fardeau  
d'insatisfaction

le poids,  
le poids que nous portons  
est amour.

Qui peut nier ?  
Rêvé  
il touche  
le corps,  
pensé  
construit  
un miracle,  
imaginé  
angoisse  
jusqu'à naissance  
dans l'humain –

regarde par le cœur  
brûlant de pureté –

car le fardeau de vie  
est amour,

mais nous portons le poids  
avec lassitude  
et devons ainsi reposer  
dans les bras de l'amour  
à la fin,  
reposer dans les bras  
de l'amour.

Nul repos  
sans amour,  
nul sommeil  
sans rêves  
d'amour –  
soyez fou ou glacé  
obsédé d'anges  
ou de machines,  
le vœu dernier  
est amour  
– ne peut être aigri  
ne peut dénier  
ne peut s'abstenir  
si dénié : (...)

**Allan Ginsberg**

Extrait de « Howl », la suite du poème, traduction de Robert Cordier et Jean-  
Jacques Lebel, se trouve chez Christian Bourgeois Editeur

**Les épousés gisent cachés trois jours**

Elle lui donne ses yeux à lui, elle les a trouvés  
Au milieu des décombres

Il lui donne sa peau à elle  
Il semblait juste la faire planer et l'étaler sur elle  
Qui pleure de frayeur et surprise

Elle lui a trouvé des mains  
Les ajustant aux poignets  
Ils s'étonnent mutuellement,  
sensibilisés l'un à l'autre sur son corps à elle

Il lui a construit l'épine dorsale,  
Ayant nettoyé avec soin chaque élément  
Les disposant en ordre parfait  
Puzzle surhumain mais il est inspiré  
Elle se balance d'avant en arrière,  
Elle s'en sert et rit incrédule

Maintenant elle lui a apporté ses pieds à lui, les relie  
De telle sorte que le corps de l'homme s'illumine

D'elle il a façonné les hanches  
Ajustement complet replis nouveaux,  
Le tout huilé brillant  
Il polit chaque partie (...)

**Ted Hughes**

La suite de la traduction française par Janine Mitaud se trouve dans « Cave  
Birds », collection Orphée, dirigée par Claude Michel Cluny - La Différence



JCB

### Image du soir

- «Images du soir» -

Je regarde depuis quelque temps ses tableaux.  
Jean-Claude Bouchard est peintre.

Un adolescent passe. Le boulevard.

L'air songeur, il est sous le charme d'un regard  
à peine croisé et dépassé. L'autre traverse.

Là-bas, sur l'autre trottoir du boulevard. Loin des foules.  
Ange, ta peau douce comme de l'eau, torrent ferme, lumière  
du soir.

P.  
L

### Triptyque du bassin



JCB

encore une photographie qui oblige mon regard à se plonger en douceur dans trois fois plus de profondeur, dans les vitres je revois l'étalement des nuages au-dessus du bassin d'Arcachon, les vitres de la terrasse du restaurant du Cap Ferret, miroirs où nos regards ont pu se croiser, les reflets d'argent sur la mer noyés dans le bleu gris doré du ciel, quelques bateaux au loin, la terrasse déserte, des fauteuils d'osier empilés derrière les vitres...

P.  
L

Escalator ligne 14 Paris



JCB

à quelle gare le train mon amour  
quelle heure est-il

P.  
L

**(Aujourd'hui, je meurs d'un été pas sage)**

Aujourd'hui, je meurs d'un été pas sage, comme si la dernière demeure du bleu n'existait pas. Cette rigueur m'étonne, bien sûr et je reste un enfant pour la première fois de ma vie.

Quel vent !

Pleine lune. Presque.

Le feu se consume de sa nécessité.

Sans outrage à la manière d'un soldat. Que je cherche

Ou non le calme étonne. Parfois la vraisemblance des propos

N'a de mise que l'exactitude du reflet.

C'est à dire la mise à nu oblique qui reste

Le privilège d'être.

L'oiseau mange l'étoile de son bec

Et le vent toujours à se méfier

Pour l'instant l'espace me sert.

La tension existe et ne se relâche pas.

Pour une poignée de cerises, le printemps est donc déjà terminé.

Cette leçon de choses, tiens je m'aperçois que j'avais envie d'écrire

Restera, ce mot qui revient comme une facilité à gommer les merveilles de la

mémoire ou de l'enfance. La jonque et ces palais de feux, les corbeaux aux vents

tristes, ce sourire qui habite la maison, l'horloge qui rassure et angoisse.

Aujourd'hui. Pareil aux lendemains qui chantent.

L'été reste hostile et la misère du peuple, noire.

Blanc comme la tombe. Feux.

Georges Pierre Vittorio Adorni- Svinkasek

**Banlieux, America**

Ils transfèrent.

Les commerçants et les pompistes n'habitent pas ici.

Ceux qui habitent ici travaillent dans la grande ville.

Ils prennent le même train chaque matin, rentrent chaque soir assis sur le même siège.

Ils insistent sur la place, la même.

Ils descendent tous du 6.20h et tout s'arrête en ville, coincés dans le trafic de toutes ces voitures qui convergent de la gare.

Les femmes attendent, habillées de beige.

Elles ne sont jamais blondes, châtain foncé ou brunes.

Elles ont le même châtain clair parsemé de quelques mèches d'or.

Les enfants vont au club et vous êtes invités à des soirées où tout le monde veut connaître votre niveau scolaire, votre nom de jeune fille et où vous achetez les chaussettes de votre mari.

Et les vieilles femmes qui vivent si longtemps après leurs riches maris, vous les rencontrez au cours d'art du soir.

Elles vivent d'aides sociales, dans des studios au dessus des magasins en ville.

Catherine Abherve-Bystritski

**Le jour où j'ai rencontré Spider Man,**

il faisait vraiment un temps dégueulasse.

Coincé entre la pluie et une partouze ennuyeuse envahie d'écrivains de l'aristocratie française, je dégustais, en attendant mieux, des petits fours sur le cul de Mme de Rambouillet, fille du marquis de Pisani et de Mme Savelli. Rimbaud n'était pas né et moi bientôt mort. Quant au Pape Innocent X Pamphili, on peut le dire, il filait un mauvais coton avec sa belle-sœur Olimpia. Bossuet limait dans le vague.

- Je ne sais pas si mes yeux me trompent, mais j'ai cru apercevoir cette vilaine tête de Becbeder. Pas vous ?

- Si, j'ai cru aussi, j'ai répondu.

- Quel affreux personnage, vous ne trouvez pas ?

- On raconte qu'il serait l'auteur des Sept Nains ?!

- Vous voulez dire Blanche Neige ?

- Mickey Mouse ?

- Quel con !

- Je ne vous le fais pas dire, Catherine.

J'ai enfilé mon jean et mon t-shirt noir Hubert Selby et je suis parti à la fenêtre pluvieuse allumer une Pall Mall bleue.

- Vous partez, Sébastien ?

- Le temps me presse, Catherine. La mort me galope au cul où vont les trains et les chevaux blancs hennissent dans la grisaille...

- Vous êtes incroyable, Sébastien.

Quitter la loge de Zyrphée.

Où de là tout à mon aise j'ai considéré le trébuchement

De l'ange terrestre.

Rancé tenait dans sa main

La main

De Mme de Montbazou.

Sébastien Ayreault

**769**

vous êtes embarquée  
rive droite, rive gauche  
bateau au centre, pont à l'horizon  
bel estuaire, belle nuit, douce nuit  
à demain

À Catherine Z.

P.

L

**(Nos petites vies)**

Nos petites vies  
Se fondent dans le cosmos  
Superbe sculpture

Kleine kiezelsteen  
Het was een lange weg  
Van berg naar strand

Shingle, coarse gravel  
Such a long and winding road  
From mountain to beach

Mot par mot l'idée  
Traverse furtive mon esprit  
Un haïku est né

Lichte, volle maan  
Speelvreugde voor Ségou's jeugd  
Een hemels geschenk

The calm takes over  
All colors become shadows  
At the twilight zone

Het talencafé  
Waar men elkaar toch begrijpt  
Al spreekt men anders

Au café langues  
Où les gens se comprennent  
Avec d'autres mots

Petites plantes qui poussent  
Qui les juge bonnes ou mauvaises  
Je les aime toutes

Joséphine Dominault



**web** [www.lapageblanche.com](http://www.lapageblanche.com)

**mail** [contact@lapageblanche.com](mailto:contact@lapageblanche.com)

**direction de publication** Pierre Lamarque

**direction de rédaction** Constantin Pricop

**réalisation** Mickaël Lapouge

**ont collaboré à ce numéro** Monsif Ouadai Saleh, Samar Diab, Olivier Andres, Blandine Longre, Sébastien Ayreault, Alvarez Barbosa, Ernest Pépin, Arma Benoit, Ademar Ribeiro, Jean-Claude Bouchard, Georges Pierre Vittorio Adorni- Svinkasek, Catherine Abherve-Bystritski, Joséphine Dominault

dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

©2008 la page blanche association loi 1901

la reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est interdite sauf autorisation